

Tsiganes : la vie de bohème ?

Olivier Cogne, Astrid Molitor et Pauline Wittmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3657>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3657

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 146-150

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Olivier Cogne, Astrid Molitor et Pauline Wittmann, « Tsiganes : la vie de bohème ? », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 15 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3657>

Tous droits réservés

INITIATIVES

TSIGANES : LA VIE DE BOHÈME ?

par **OLIVIER COGNE**, chargé d'expositions au Musée dauphinois, **ASTRID MOLITOR** et **PAULINE WITTMANN**, étudiantes en muséographie à l'université d'Artois.

Depuis maintenant plus de trente ans, le Musée dauphinois explore les multiples identités du territoire sur lequel il est installé. Un cycle d'expositions a ainsi été consacré aux populations locales d'origine étrangère dès les années 1980. Après les Isérois d'origine coratine¹, grecque, arménienne, maghrébine ou encore italienne, le musée a choisi de s'intéresser aux Roms d'Europe de l'Est qui ont migré ces dernières années dans la région, à la fois pour faire état de la précarité de leurs conditions de vie, mais aussi pour tenter de déconstruire un certain nombre d'idées reçues. Tel est le point de départ de l'exposition *Tsiganes, la vie de bohème ?* inaugurée en octobre 2015. Car c'est de l'ensemble des populations tsiganes – terme retenu généralement en France pour les qualifier à l'échelle de l'Europe et auxquelles l'on prête des pratiques culturelles communes – dont il est question ici, qu'il s'agisse des migrants venus principalement de Roumanie au cours de la dernière décennie ou de familles établies en France depuis des générations. L'un des enjeux de ce projet est de rendre compte de la diversité de groupes que l'on présente habituellement comme un ensemble homogène. En réalité, il n'en est rien.



L'origine du projet

L'idée d'une exposition sur les populations tsiganes au Musée dauphinois est ancienne. Un rapport commandé en 2011 par le Conseil général

de l'Isère – administration de tutelle du musée – sur la situation des familles roms dans l'agglomération grenobloise achève de convaincre son équipe de l'intérêt d'engager ce travail. En 2013, Marie-Colette Lalire, auteure de ce document et ancienne attachée auprès de l'ambassade de France en Roumanie, devenue membre de l'association locale Roms Action, est sollicitée par le musée. Son soutien, essentiel à la réalisation de l'exposition, est rapidement acquis, ainsi que celui de l'association et de deux de ses membres les plus actifs, Anita Nagy-Viossat et Adèle Dumontier. Le musée souhaite s'entourer d'"experts" associatifs et universitaires pour éviter les nombreux écueils qui ne manquent pas de se faire rapidement jour. La présence "des Tsiganes" n'a jamais cessé de susciter des débats depuis des siècles, des controverses aujourd'hui avivées en France par les migrations récentes des populations roms d'Europe de l'Est. Il n'est guère étonnant que si peu de musées français d'histoire et de société se soient emparés du sujet².



Une conception collaborative au plus près des réalités

Dans la phase de conception de l'exposition, la participation des populations directement concernées est apparue essentielle. N'imaginant pas aborder ce sujet sans elles, l'équipe du musée est allée à la rencontre des familles tsiganes vivant

1. Du nom de la ville de Corato dans les Pouilles d'où sont originaires de nombreux Isérois.

2. À l'exception des expositions *À la gitane !* au Museon Arlaten d'Arles en 2013, *Peuple Tsigane. Le silence et l'oubli* au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD) de Lyon en 2007, et *Insaisissables voyageurs Tsiganes* à l'Écomusée de Fresnes en 2000.

Le bidonville d'Esmonin, Grenoble, mars 2015.
© Pablo Chignard, coll. Musée dauphinois

sur le territoire de l'Isère avec le concours des services sociaux et des acteurs associatifs, en particulier Roms Action, d'une part, Action de promotion de milieu voyageur (APMV)³, d'autre part. Deux ans d'investigations, d'échanges, de débats ont été nécessaires pour la concevoir.

Dès l'entame du projet, un comité de pilotage est constitué, dans lequel des acteurs locaux aux profils très divers (des représentants institutionnels, associatifs, des universitaires et des membres des communautés) collaborent et discutent des orientations et des contenus élaborés par le musée. Tout en s'appuyant sur le travail scientifique des historiens et des anthropologues conviés à ce groupe de réflexion, il bénéficie également de l'expérience des acteurs associatifs engagés dans le travail social et des témoignages des populations concernées, françaises et étran-

gères. Conviant en son sein des familles roms en situation de grande précarité, le musée est allé à son tour les rencontrer sur leurs lieux de vie. Aux côtés de l'association Roms Action, les concepteurs de l'exposition ont découvert notamment les conditions d'existence dans le bidonville d'Esmonin où ont cohabité jusqu'en juillet 2015 quelque 300 personnes. Ouvrant leur porte – au sens propre comme au sens figuré – les populations se sont rendues disponibles pour échanger, mais aussi pour prêter au musée nombre d'objets et de documents.

Une partie de l'équipe du musée a effectué un voyage d'étude à Bucarest en mai 2015 pour nourrir le projet de contacts et de prêts, notamment avec le Musée de la culture rom qui venait tout juste de voir le jour dans la ville. Plus tôt, en novembre 2014, le Musée dauphinois a organisé

3. Que Nathalie Cailluet et Mario Piquero de l'APMV trouvent ici toute l'expression de notre gratitude pour leurs conseils et les relations qu'ils ont permis de nouer avec les populations concernées.

Vue de l'exposition *Tsiganes. La vie de bohème ?*
© Denis Vinçon, coll. Musée dauphinois

une première rencontre publique pour présenter son projet et le partager autour des interventions de spécialistes issus du monde universitaire (Marc Bordigoni, Martin Olivera) et associatif. Les grandes lignes du travail sont ainsi éprouvées et ont conforté l'équipe dans son approche globale des populations tsiganes tout en soulignant la grande diversité qui les caractérise.



De la confusion des mots

D'emblée, les concepteurs de l'exposition ont dû dépasser un postulat de départ erroné : le caractère supposé uniforme d'une population que le Conseil de l'Europe continue de présenter comme la plus grande minorité culturelle du continent avec plus de 11 millions d'indi-

vidus. Derrière ce chiffre se trouve en réalité une incroyable mosaïque de groupes humains que rien ne semble pouvoir rapprocher et dont la très grande majorité (80 % environ) n'est aujourd'hui plus nomade !

Les discussions du groupe de travail préparatoire à l'exposition ont appelé à mettre en évidence cette diversité. De longs échanges ont été nécessaires pour s'accorder sur un terme suffisamment rassembleur pour qualifier l'ensemble de ces populations. Celui de "*tsigane*", finalement retenu, et généralement employé par les universitaires français, a semblé faire consensus. Mais ce que ces discussions ont également révélé, c'est combien différent les termes donnés par les *gadjé* (les non-Tsiganes) de ceux qu'emploient les populations directement concernées. À l'échelle du seul territoire de l'Isère, on trouve ainsi les

désignations endogènes de Sinti, Manouches, Yéniches, Roms, Gitans et Kalé. Les familles auxquelles ils appartiennent sont françaises depuis des décennies, voire des siècles, ou venues récemment d'Europe de l'Est pour des raisons socio-économiques. La confusion qui existe entre ces différentes populations dont l'histoire est radicalement différente entretient l'idée fautive d'un peuple tzigane européen. Un important travail lexical s'est avéré nécessaire dans l'exposition elle-même.

Une approche historique et culturelle

Disposant de données historiques précises depuis la fin du Moyen Âge, le Musée dauphinois a pris rapidement le parti d'aborder le récit de ces populations sur le temps long avec, entre autres objectifs, le fait de pouvoir montrer une présence séculaire en France et dans les Alpes dauphinoises. Arrivées de l'Est vers l'Ouest de l'Europe dans la première moitié du XV^e siècle, elles sont ainsi attestées dans la région depuis près de six siècles.

Cette approche, si elle contribue à lever le mythe de leur origine indienne que rien ne permet de vérifier aujourd'hui, montre également l'évolution des relations de ces populations avec le reste de la société. Tolérées dans les premiers siècles de leur arrivée par les pouvoirs et l'Église, ces populations sont progressivement la visée de politiques qui tendent à leur imposer la sédentarisation. Engagées en France à la fin du XVII^e siècle, ces mesures ne semblent finalement avoir guère évolué jusqu'à l'époque contemporaine. La République elle-même entretient une politique discriminatoire avec le recensement systématique des populations nomades en 1895 ou encore l'établissement du carnet anthropométrique en 1912, en vigueur jusqu'en 1969, qui obligent les popu-

lations concernées à faire viser et tamponner ce document lors de leur déplacement sur le territoire. Une stigmatisation à l'échelle européenne dont le paroxysme constitue le génocide perpétré par les nazis et leurs complices durant la Seconde Guerre mondiale, qui coûtera la vie à quelque 250 000 personnes.

Dans la même salle, des gravures, des peintures, des Unes de la presse illustrée, des livres et autres jouets témoignent des représentations ambivalentes que suscitent les Tsiganes au fil du temps, entre fascination et rejet. Chez de nombreux artistes, "le bohémien" incarne un idéal romantique dans lequel nomadisme rime avec liberté. Ils fantasment une supposée "vie de bohème", bien éloignée des réalités. Les images stéréotypées fusent : l'éternel vagabond, le génie musicien, la voyance, mais aussi dans l'imagerie populaire celle du "voleur de poules"...

Face à de telles représentations qui, lorsqu'elles ne sont pas négatives, tendent à réduire une incroyable diversité culturelle à quelques traits identitaires, l'exposition propose dans un deuxième temps d'explorer à travers quelques thèmes, non pas "la culture tzigane", mais les pratiques culturelles spécifiques à certains groupes de populations. Ainsi sont exposés les ex-voto des pèlerins lors de la célèbre fête dédiée à Sara la noire aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Devant l'absence d'objets pour montrer leurs cultures, la photographie, la vidéo, le son sont employés pour donner à voir et à entendre les populations dans leurs usages familiaux, leurs croyances religieuses, leurs savoir-faire professionnels, leurs expressions artistiques, leurs pratiques langagières... Des témoignages recueillis auprès des générations plus âgées comme des plus jeunes viennent

Une stigmatisation à l'échelle européenne dont le paroxysme constitue le génocide perpétré par les nazis et leurs complices durant la Seconde Guerre mondiale, qui coûtera la vie à quelque 250 000 personnes.

INITIATIVES

incarner le propos du musée afin d'être au plus près des individus, qu'il s'agisse de "voyageurs" français ou de Roumains de culture rom arrivés ces dernières années dans la région.

Les Roms en Isère : le travail photographique de Pablo Chignard

C'est dans le même esprit qu'un travail photographique a été réalisé pour les besoins de l'exposition, de mars à juillet 2015 dans différentes communes du département. Son objectif était de rendre compte des conditions de vie des populations roms présentes sur le territoire de l'Isère. Ce projet a été confié à Pablo Chignard, déjà auteur, en 2004 et 2005, d'une série intitulée *D'un pays à l'autre : Grenoble et Tapu* qui relate le parcours des migrants venus de Roumanie. Sa connaissance du sujet, la confiance qu'il est parvenu à établir avec ces populations, sa capacité à recueillir la parole, ont favorisé grandement la réussite de ce travail. Dépassant la représentation misérabiliste, souvent relayée par les médias, Pablo Chignard apporte une vision humaine et proche de leur quotidien. Derrières ses photographies se lisent des histoires universelles : la famille, le déplacement, les difficultés financières, mais aussi l'amour. Elles montrent également l'intégration progressive des populations par le travail, l'habitat, la scolarisation des enfants, autant d'aspects positifs généralement passés sous silence. L'exposition se conclut par une réflexion proposée aux visiteurs sur la capacité de résistance des populations tsiganes dans la préservation de leurs modes de vie face aux tentatives nombreuses de les gommer, voire de les éradiquer.

Passée l'inauguration...

L'exposition s'est ouverte dans le contexte très particulier des événements de Moirans, une commune iséroise à une trentaine de kilomètres de Grenoble, lieu d'une émeute à laquelle ont pris part des personnes issues de familles de "voyageurs"⁴. Cette actualité locale, relayée par tous les médias nationaux, n'a guère facilité la compréhension à l'égard d'une population déjà largement stigmatisée. L'inauguration s'est déroulée sans heurts bien que tout le monde ait à l'esprit les incidents de Moirans. Au-delà de l'exposition et de l'ouvrage collectif qui l'accompagne, de nombreux événements vont jaloner cette présentation sous la forme de conférences, de projections de film, de spectacles, d'ateliers pour enfants ... comme autant de temps d'échanges. L'appropriation du projet par les populations les plus concernées est assurément un gage de sa réussite. La présence régulière dans les salles des familles de "voyageurs" ou roms, accompagnées dans la plupart des cas par les acteurs associatifs qui soutiennent ce projet, en est une preuve. D'autant que le musée peut constituer une véritable frontière à franchir pour des personnes confrontées parfois à la grande précarité, éloignées des pratiques culturelles, et qui ne maîtrisent pas toujours le français. Afin d'aller plus loin dans la démarche, des visites de l'exposition sont programmées avec certains membres de ces familles pour favoriser les discussions avec le public et dépasser les présupposés. Ces échanges, ce travail collaboratif et l'engagement des populations concernées ont largement contribué à incarner le récit du musée. ■

4. Ces émeutes ont lieu peu après l'interdiction de sortie temporaire de prison faite à un membre d'une famille de "voyageurs" pour assister aux funérailles de son frère.